

Le mois de septembre 1938 de Louis Piérard

Par Daniel Droixhe

Le 4 septembre 1938, Émile Vandervelde publiait dans le journal *Le Peuple* un article intitulé : « Louis Piérard et la Terre des Indiens ou la dernière randonnée de notre globe-trotter national. » L'article commençait comme suit : « Chaque fois que notre ami Piérard m'envoie un nouveau livre, je me demande, en vérité, comment il trouve le temps d'être, à la fois, un écrivain, un député de première ligne, un journaliste de grande information, d'une ubiquité déconcertante, un président actif de la Fédération Borraine, un critique d'art, qui ne parle des choses qu'après les avoir vues, sans compter ses fonctions : mayorales à Bougnies et, ce qui est bien le paradoxe des paradoxes, la présidence des Loisirs, lui qui est, peut-être, de tous les Belges, celui qui dispose le moins de loisirs ! »

En l'occurrence, Louis Piérard venait de publier aux Éditions Labor *Terre des Indiens*, où il racontait un voyage effectué, comme délégué du Pen Club, en Argentine, au Mexique, au Pérou et en Bolivie. Ainsi que l'écrit Vandervelde, Piérard, « au lieu de revenir en Europe par l'Atlantique, comme tout le monde, n'a rien trouvé de mieux que de suivre l'itinéraire que devaient obligatoirement suivre, à travers les Cordillères et le Pacifique, les convois de marchandises qui allaient de Buenos-Aires à Séville ou à Cadix, au temps où les révolutions n'avaient pas abrogé la législation tyrannique de l'Espagne sur le commerce de ses colonies ».

L'ouvrage fut préfacé par l'Ardennais Paul Rivet, directeur du Musée de l'Homme qui sera démis de ses fonctions par le gouvernement de Vichy et qui sera élu député socialiste après la guerre. À vrai dire, convient Rivet, Piérard y rapporte davantage son expérience en artiste qu'en anthropologue. Il opère par exemple des rapprochements entre ce que lui suggèrent Cuzco, l'ancienne capitale des Incas, et des cités méditerranéennes comme Tolède ou Florence. Rivet décèle cependant un regard de sociologue dans l'observation selon laquelle la conquête anglo-saxonne a non seulement participé à l'extermination des populations d'Amérique, mais stérilisé la production artistique, alors que les colonies espagnoles ont maintenu, au Pérou ou au Mexique, des influences indigènes. Piérard attribue cette différence à la religion : le protestantisme viderait les peuples de leur identité, en même temps qu'il tend à les anéantir, comme les Américains l'ont fait avec les Indiens, tandis que le catholicisme ménagerait davantage ceux qu'il soumet. Vandervelde conteste cette supposition.



Illustration 1.
Portrait de Louis Piérard dans *Le Peuple* du 4 septembre 1938,
à propos de son ouvrage *Terre des Indiens*.

L'attention a récemment été attirée sur Louis Piérard dans un article où il fait connaissance de Georges Duhamel, pendant la première guerre mondiale, quand celui-ci, médecin militaire, « accablé par la misère des hommes », écrivait à l'intention de ses patients la comédie de *Lapointe et Ropiteau*¹. Ce n'est pas ici l'endroit de retracer la carrière de Piérard, né à Frameries en 1886. A. Jouret a décrit cette personnalité multiple². On retiendra de ses débuts, sur le plan culturel, la manière dont il se signala dès son plus jeune âge par des récitations du poète dialectal Joseph Dufrane, dit Bosquètia (1833-1906). À quinze ans, il créait l'Université populaire de Frameries à l'imitation de celle que Jules Destrée établit à Marcinelle. On comprend qu'il ait joué un rôle dans la création, par Destrée, de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Aussi bien entretenait-il dès cette époque des relations avec Charles Bernier ou Max Elskamp. On se bornera donc à esquisser sa situation en 1938.

Depuis le début des années trente, il a imposé l'idée que le parti socialiste devait davantage être présent dans les communes rurales du Borinage. « Couronnés de succès », écrit A. Jouret, « ces efforts évitent même, en 1938, de sérieux déboires électoraux consécutifs aux difficultés que connaît le parti socialiste lors de dissidences dans quelques commune industrielles ». Il se fait ainsi élire bourgmestre de Bougnies, village de quelques centaines d'habitants, contre la coalition de droite. Il occupera cette fonction toute sa vie. Par ailleurs, il est alors président de la Fédération républicaine socialiste du Borinage et il accepte, par pragmatisme, la participation

socialiste à des coalitions gouvernementales, alors que celle-ci est contestée par les communistes et par l'aile gauche du Parti Ouvrier Belge.

Sur l'échiquier du parti socialiste, il représente l'un des principaux acteurs de la politique culturelle. C'est dans ce domaine que son nom apparaît, en février 1938, dans un article du *Peuple* relatif aux « Conseils culturels »³. À la Chambre, sous la présidence de Camille Huysmans, Piérard adresse une interpellation au ministre de l'Instruction publique. Si l'État, dit-il, a des devoirs d'encouragement en matière de vie intellectuelle, encore faut-il lui assigner une mission déterminée, en évitant qu'elle soit trop vaste. Quand on considère l'énumération des attributions dévolues aux Conseil culturels, « on est stupéfait ! », résume le journal. Par ailleurs, on peut regretter que la part du politique proprement dit soit trop réduite. On a proposé que fassent partie des Conseils des personnalités du monde scientifique telles que Jules Bordet, prix Nobel, ou le P. Hilaire Duesberg, exégète de l'Ancien Testament. « Mais a-t-on décidé d'exclure les parlementaires » ? Formons « des commissions spécialisées », et laissons « le docteur Bordet à ses laboratoires et le père Duesberg à ses études sur la reine de Saba... ».

L'interpellation de Piérard touche aussi à des questions plus importantes, à travers la question de la manière dont le royaume devrait, selon lui, traiter les différences culturelles. Ces dernières sont essentielles, transcrit *Le Peuple*. « La Flandre et la Wallonie font chacune partie de l'empire intellectuel néerlandais et de l'empire intellectuel français. » « Au point de vue linguistique, l'autonomie des deux cultures du pays devrait être beaucoup plus grande. » Refuser l'évidence et la discuter comme le fait le journaliste Raymond De Becker, qui a publié en 1932 *Pour un ordre nouveau* et qui dirigera *Le Soir* censuré, avant d'être condamné après la guerre, c'est, dit Piérard, ressasser « des idées vagues vues à travers un trombone à coulisses » – formule empruntée à Max Waller, fondateur de *La Jeune Belgique*. Bref, la position de Piérard, sur un plan institutionnel, tendrait plutôt vers un séparatisme tel que le concevait son maître à penser, Jules Destrée.

Le mois de mai 1938 a vu la chute du gouvernement libéral-catholique-socialiste dirigé par le libéral Paul-Émile Janson, le parti catholique ayant refusé les nouveaux impôts proposés par Henri de Man, qui devaient cibler les plus fortunés. Un gouvernement dirigé par le socialiste Paul-Henri Spaak prend la relève pour moins d'un an. Une campagne électorale est mise en œuvre en septembre. Piérard y participe sur un de ses terrains d'action privilégiés : l'éducation. Le *Peuple* du 6 septembre fait valoir la manière dont « Les mandataires socialistes borains bâtissent des écoles » qui, « joyeuses et claires », n'ont plus rien à voir avec celles – « les écoles-prisons » – construites auparavant. Le journal donne en exemple la photo de l'école de Frameries.

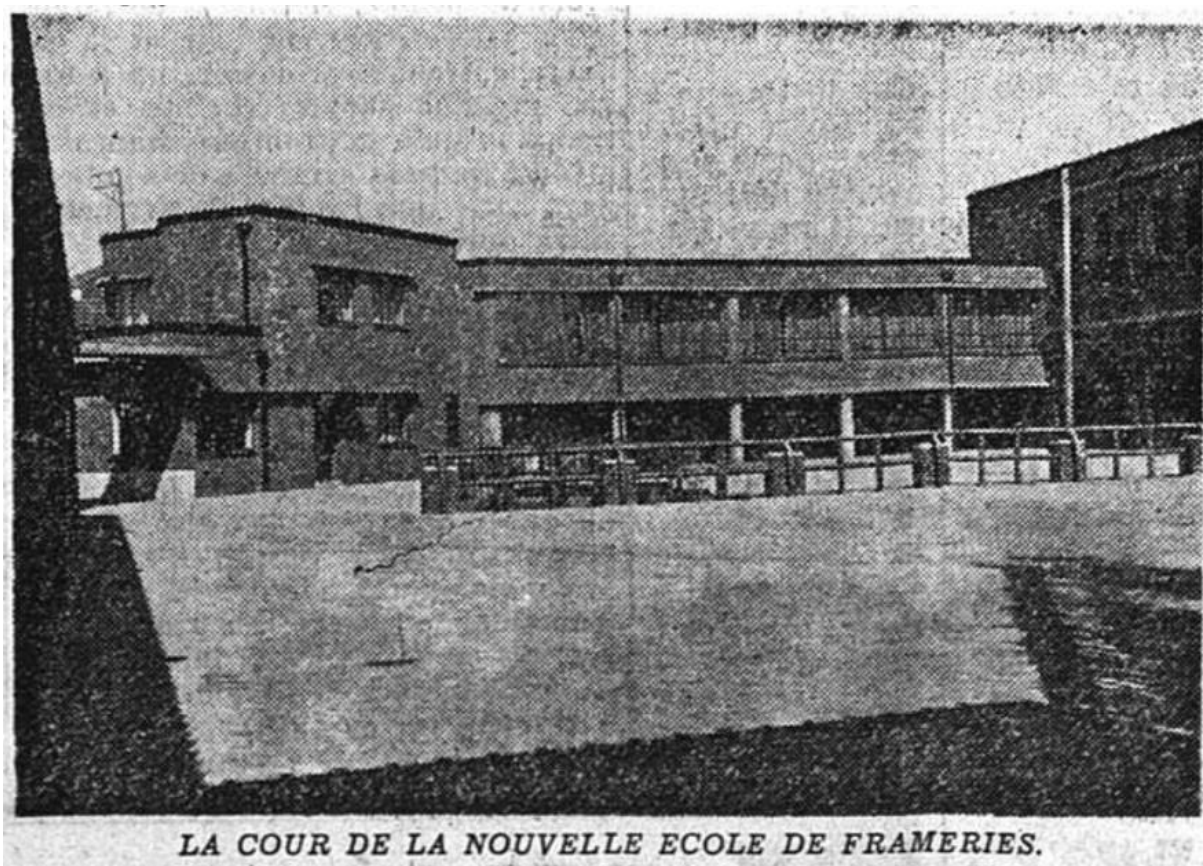


Illustration 2.
Le Peuple, 8 septembre 1938.

Une semaine plus tard, Piérard consacre un long article au « Nouveau lycée de jeunes filles de la ville de Liège » – plus connu aujourd’hui sous le nom d’Athénée Léonie de Waha, au boulevard d’Avroy⁴. Son inauguration aura lieu le 25 septembre. L’article s’ouvre par une référence à l’*Eupalinos* de Paul Valéry, pour qui l’architecture, « art suprême », est « le témoin, le signe des époques d’efflorescence » – et donc « des grandes périodes marquées par un nouvel essor économique ou une relative stabilité politique ». Telle est bien celle, affirme Piérard, qui est caractérisée en Belgique par « la politique de rénovation hardie commencée en mars 1935, sous la direction de M. Van Zeeland ».

On se souviendra que le gouvernement Van Zeeland I, de 1935-1936, avait proposé une augmentation des crédits militaires qui suscita l’opposition conjointe, pour des raisons très différentes, des socialistes wallons et des catholiques flamands. Du côté francophone, on voulait maintenir de bonnes relations avec la France. Mais l’ancien accord militaire franco-belge de 1920 fut imprudemment annulé en 1936, quand la Belgique choisit une politique de neutralité qui devait s’étendre jusqu’à la deuxième guerre mondiale. Se tenir coi face à la montée de l’hitlérisme et du fascisme italien paraissait l’attitude la plus raisonnable, ou « commode ».

On se souviendra aussi que le gouvernement Van Zeeland II, marquant une période de « rénovation hardie », fut travaillé par les tensions qu’avait provoquées la guerre civile en Espagne, entre socialistes pro-républicains et catholiques conservateurs pro-Franco. Vandervelde, partisan d’un plus ferme soutien aux républicains espagnols, dut démissionner. La montée de Rex et de l’extrême-droite du Vlaams Nationaal Verbond suscita au sein du

gouvernement un front anti-fasciste qui finit cependant par voler en éclat. La voie était libre pour le gouvernement de Paul-Émile Janson dont il a été question plus haut.

On comprend l'exaltation qui enflamme la propagande culturelle de Piérard à propos du nouveau lycée de jeunes filles. Le bâtiment est l'œuvre d'un jeune architecte, Jean Moutschen (Jupille, 1907-1965), « qui est aussi l'auteur de ce Grand Palais de l'Exposition de 1939, dont l'immense vaisseau, singulièrement hardi, s'ébauche déjà, face à la place de Coronmeuse ». Ce « Grand Palais » restera connu comme le Palais des Sports ou Patinoire de Coronmeuse. L'architecte « est le frère cadet d'un autre architecte moderniste auquel nous devons les nouveaux locaux universitaires du Val-Benoît » : Joseph Moutschen (Jupille, 1895-1977), qui est aussi l'auteur du Mémorial Albert I^{er} à l'entrée du Canal Albert (dont l'esplanade et les abords ont servi à de bien légers divertissements).

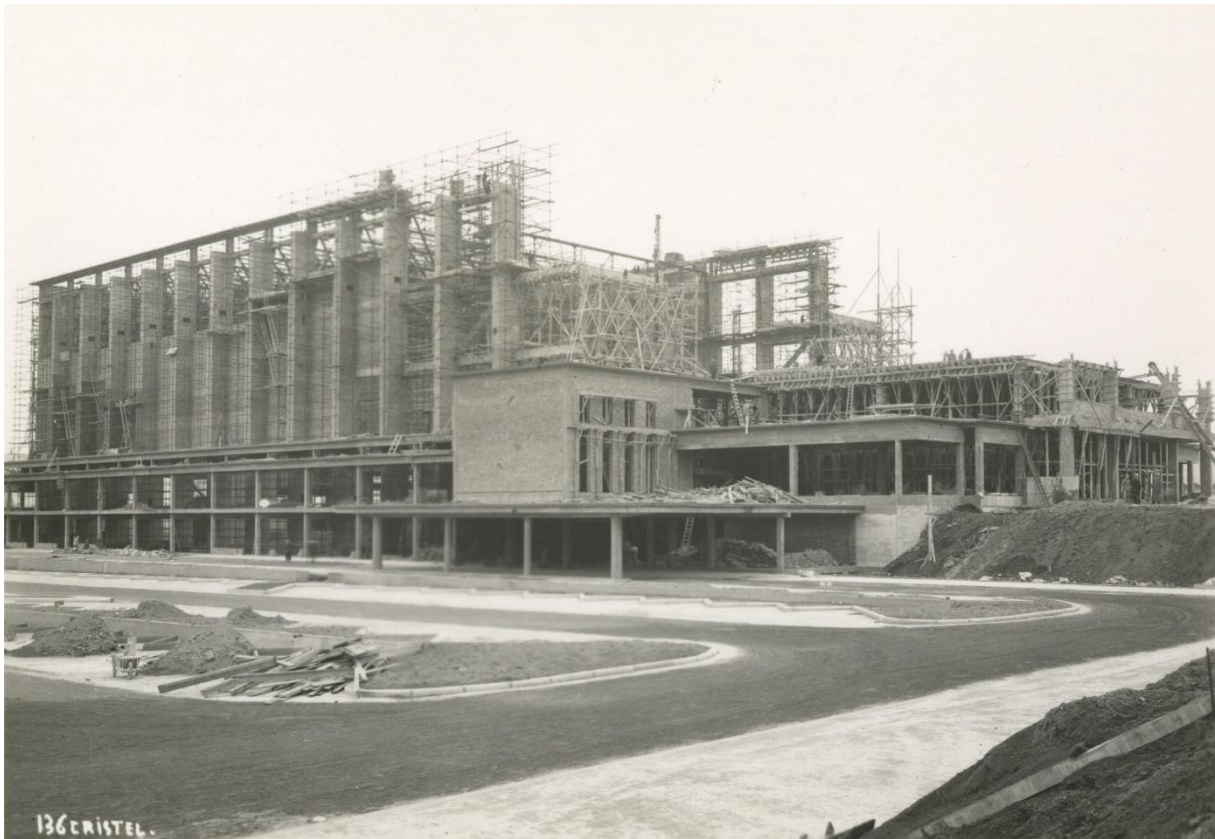


Illustration 3.

Le Grand Palais de l'Exposition de Liège de 1939, en construction.

Par Jmozin — Travail personnel, CC BY-SA 4.0,

<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=86190615>

Piérard ne manquera pas de souligner que Jean Moutschen « a été soutenu, poussé, couvert par un jeune échevin des Travaux Publics, qui n'est pas beaucoup plus âgé que lui » : « notre ami Georges Truffaut, député de Liège » et « président de la Société de l'Exposition de Liège ». La construction, au demeurant, est totalement dévolue au progrès intellectuel et même matériel du plus grand nombre. Commencée « voilà deux ans », elle a procuré « plus de 300,000 journées de travail à la classe ouvrière » et « l'État couvre 40 p. c. de la dépense (subsidés extraordinaires pour la résorption du chômage) ». Le bâtiment, d'une « beauté rationnelle », sans « rien d'inutile », peut concurrencer d'un point de vue technique le Palais des Beaux-Arts de Horta.

Il est décoré, à l'entrée, de « bas-reliefs des sculpteurs liégeois Dupont, Salle et Massart ». Des figures de jeunes filles, « des nus harmonieux et chastes » y viennent, dans *L'insouciance de la jeunesse*, comme dit le titre de l'œuvre de Louis Dupont, écouter leur professeur (quand des grévistes parfois très décidés, venus d'autres institutions, n'interdisaient pas l'entrée dans les années 1970). Piérard, prévoyant, commente : « Nous entendons d'avance les cris d'orfraies de certains Père la Pudeur, devant ces sculptures. La population saine s'en moquera. Du moins, nous osons l'espérer. »

La guerre jettera une ombre sur telle prédiction, en ce qui concerne certaines des « initiatives les plus heureuses M. Moutschen et de la ville de Liège », qui touchent aux « commandes aux peintres et aux artistes ». Auguste Mambour, qui donne des fresques, sera condamné à cinq ans de prison pour collaboration à la Libération. Le grand savant et l'historien que fut Marcel Florquin (1900-1979) manifesterà son indulgence, sa *magnitudo*, et son amour de l'art moderne en réhabilitant dans une certaine mesure un peintre dont la représentation stylisée des Africaines – des « Indigènes » – n'est exempte ni d'esthétisme érotique ni de distanciation raciale. On peut apprécier davantage les images de la femme chez Adrien Dupagne (1889-1980), qui fournit au lycée des mosaïques. On se permet de signaler que d'autres artistes ayant participé à la décoration du bâtiment liégeois intéressent notamment le patrimoine herstalien : le sculpteur Jules Brouns (Ivoz-Ramet, 1885-Herstal, 1871), le cubiste-fauviste Edgar Scauftaire (Liège, 1893-1960) et le futuriste-constructiviste Fernand Steven, « peintre des machines » (Liège, 1895-Herstal, 1955)⁵.

Dans le même journal du 13 septembre 1938 où le militant socialiste fait part de ses prévisions et de ses espoirs artistiques, *Le Peuple* portait en première page, en grandes lettres : « Hitler a prononcé un violent discours qui ne met pas fin à l'anxiété. Parlant de la Tchécoslovaquie, il a déclaré : 'Je ne supporterai plus que trois millions de Sudètes continuent à être opprimés, et ceci n'est pas une phrase vide'. » On connaît trop bien ce discours d'un leader messianique décidé à libérer « à tout prix » des compatriotes « opprimés ». Les lecteurs du *Peuple* étaient-ils conscients de ce qui se préparait ? Le chroniqueur qui signe « Jexas », en tout cas, est averti. Il intitule son article : « Hitler est prévenu. Le monde civilisé aussi ». Avant même que Hitler ait prononcé à Nuremberg « la parole fatidique susceptible de décider de la paix et de la guerre », le ministère anglais des Affaires étrangères a adressé « un ultime avertissement au dictateur allemand ». « Il est de la plus haute importance que l'Allemagne n'entretienne pas l'illusion qu'une brève campagne contre la Tchécoslovaquie pourrait être entreprise avec succès sans entraîner dans le même conflit la France et nous-même ». Une photo du rassemblement de Nuremberg donnait une idée de l'amplitude de l'affrontement.

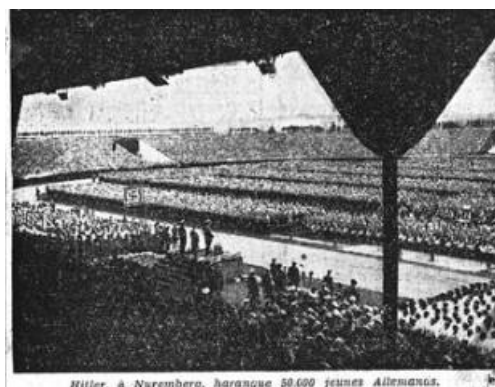


Illustration 4.

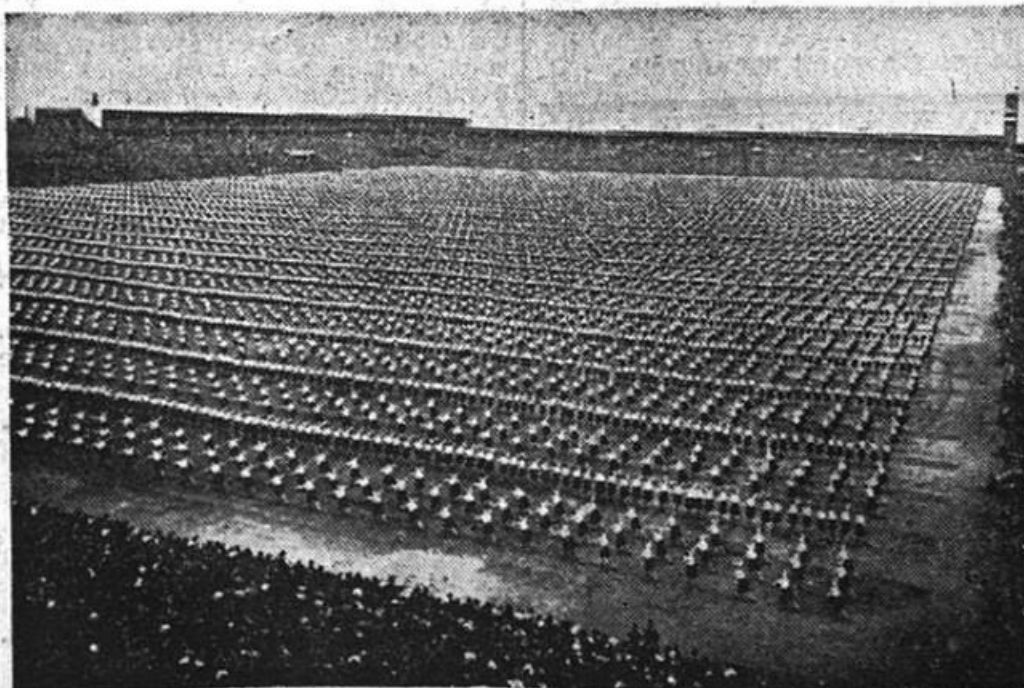
À la vérité, Piérard était quant à lui trop informé de la situation internationale pour ne pas envisager le pire. Dès le 7 juillet 1938, il publiait dans *Le Peuple* un article intitulé : « L'apothéose finale. Et puis après ?... » Il était rentré à Bruxelles, le jour précédent, à 6 h. 35, « par l'avion qui avait quitté Prague à 3 heures ». Il avait assisté « au prestigieux défilé final des 80.000 sokols commencé à 9 heures du matin ». Les Tchèques de Vienne « ont été autorisés à franchir la frontière et à participer aux fêtes de Prague, à condition que leur groupe serait précédé du drapeau à croix gammée ». Début mars, la Wehrmacht avait franchi la frontière séparant l'Allemagne de l'Autriche, où les Allemands avaient été acclamés. L'Anschluss avait commencé, triomphalement. Quant à eux, les Tchèques, note Piérard, brandissent aussi « le drapeau à la 'Svastika' », mais « à côté de lui flotte fièrement le drapeau tchécoslovaque », et on voit telle pancarte qui porte le mot « *Nemecko*, ce qui veut dire à la fois : l'Allemagne et le pays ennemis ». « O terribles coïncidences de la langue ! »

Piérard questionne Jackse, député social-démocrate des Sudètes, « un de ceux qui tiennent haut levé, contre Henlein et ses pareils, le drapeau de la Démocratie dans un pays difficile ». Konrad Henlein est le leader pronazi des Sudètes qui réclame l'annexion de l'Autriche par le III^e Reich. Il vient, le 12 septembre, de prononcer un discours accusant les Tchèques – autre exemple de propagande connue – d'exactions envers la population allemande, au moment où Hitler appelle de son côté, le même jour, à un soulèvement des Sudètes contre le gouvernement de Prague. La moitié de ceux-ci, selon le camarade qui informe Piérard, sont des nazis « qui n'admettront jamais rien d'autre que 'l'Anschluss' pure et simple ». L'autre moitié est constituée « des mécontents, des gens qui se plaignent pour des raisons tirées de la crise économique... ». Celle-ci, peut-on ajouter, fait souvent passer au second plan ce qui se prépare dans les sphères militaires, et dans les complexes militaro-industriels.

Piérard croit que le président Beneš tâchera de concilier les deux tendances par une politique de « large » compromis, loin de toute discrimination. La « jeune génération » tchèque peut y adhérer. Mais les plus anciens, animés par un « esprit de chauvinisme démocratique », seront plus réticents, en souvenir de la manière dont les Allemands « les opprimèrent avant 1918 ». Piérard a confiance en la « sagesse » et la « fermeté » du gouvernement et du Parlement de Prague. « Mais que dira l'autre partie ? » Le titre « L'apothéose finale » prenait prospectivement un autre sens. Piérard joint à son article une photo des « fêtes de Prague ».

JOURNÉES D'APOTHÉOSE A PRAGUE

((Lire en cinquième page l'article de Louis PIERARD))



Un des admirables « ensembles » qui clôturèrent les fêtes des Sokols.

Illustration 5.

L'attitude de la population allemande après l'Anschluss laissait peu de doute. Hitler apparaissait de plus en plus « providentiel » et pouvait désormais se persuader que tout était permis. La politique d'apaisement de l'Angleterre et la faiblesse militaire de la France lui ouvraient un chemin dont les accords de Munich, fin septembre, constituaient la voie royale.

Quelques jours après le discours hitlérien de Nuremberg, Piérard publie le compte-rendu d'une visite de trois jours en France : « plus de treize cents kilomètres en auto, à travers le Nord et l'Aisne, la Picardie, le Vexin, l'Île-de-France, le Perche et l'Anjou⁶ ». « Un sentiment dominait : l'angoisse. Mais en même temps un calme impressionnant. Il n'est pas encore question de mobilisation ». Cependant, « j'ai vu sur certaines routes des approvisionnements s'acheminer vers les magasins des sièges de grandes circonscriptions militaires ». Au reste, on croise à peine des soldats. « À la frontière, un douanier qui manifestement était d'extrême-gauche vitupérait les criminels de Berlin et de Rome, fauteurs de guerre, seuls fauteurs de guerre, et la docilité incroyable de leurs peuples. » « Ce n'est pas ici, me disait le douanier, qu'on se laisserait mécaniser par un Hitler ou un Mussolini. À preuve, ce que nous faisons pour les 40 heures. » L'époque n'était pas si loin où le Front populaire réduisant de huit heures la semaine de travail... mais loin encore du temps où la France refusera l'extension de la vie au travail à 64 ans. Un autre témoin du voyageur borain lui dit : « Tout ça finira par un casse-gueule général. »

« Je me trouvais, lundi soir, à Nogent-le-Rotrou, dans un petit hôtel au moment où Hitler parlait à Nuremberg. Nous étions une dizaine réunis autour du poste de radio-diffusion. La plupart des Français qui écoutaient, entendaient le Parsifal de Berchtesgaden pour la première fois. Ils écarquillaient les yeux, ahuris, épouvantés, en percevant ces aboiements féroces dont ils ne comprenaient rien. » D'une certaine manière, Piérard garde sa confiance en la France : « si le malheur veut que le grand cataclysme se déchaîne, elle se retrouvera unie comme en 1914 ». « Je n'ai perçu de note discordante que chez certains grands bourgeois hostiles au Front populaire et à la démocratie. Pour eux, la Tchécoslovaquie et Moscou, c'est chou-vert et vert-chou. » Attitude « simpliste et absurde » ! « Il ne faut pas beaucoup les pousser pour qu'ils ne disent : 'Bah ! qu'on donne à l'Allemagne le pays des Sudètes'. »

Au même moment, Henry Carton de Wiart (1869-1951), auteur de *La Cité ardente*, qui précède Piérard à l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique et qui est alors président de l'Union interparlementaire, organisation mondiale des parlements des États souverains, fait une déclaration à l'assemblée de la Société des Nations, préfiguration de l'ONU⁷. Au nom de la délégation belge, il réaffirme le souci de celle-ci de ne rien dire, « en ces moments difficiles », qui puisse atteindre l'autorité de la SDN. « Mais ce serait mal la servir que de se refuser de voir les réalités qui conditionnent son action et dont peut dépendre son existence même. » Voir la réalité, c'est « reconnaître que, dans les conjonctures actuelles, la Société des Nations n'est pas en mesure de remplir entièrement les tâches que les auteurs du pacte avaient cru pouvoir lui confier ».

« Les événements ont amené les membres de la Société des Nations à s'engager dans une direction qui est à l'opposé de celle que fixait l'article du pacte qui prévoit la limitation et la réduction des armements. » Certains appels à l'augmentation des capacités militaires y font aujourd'hui écho. Un affaiblissement de l'institution chargée de la paix dans le monde se vérifie dans la pratique, affirme Carton de Wiart : « les membres de la Société des Nations, y compris ceux qui professent le plus d'attachement à la doctrine de la sécurité collective, ont conféré à l'article 16 un caractère facultatif ». Or l'interprétation de cet article, comme celle que lui donnent « plusieurs autres États », ne peut être facultative, au risque d'éprouver les conséquences de certaines erreurs. Comme toute « autre institution humaine », celle qui organise l'ordre planétaire « ne peut vivre en s'appuyant sur des illusions ». Il faut ici « s'adapter aux faits et s'inspirer des enseignements de l'expérience ». On peut dire que la leçon d'Henry Carton de Wiart n'a rien perdu de son actualité.

Les tâches de la politique belge ou du quotidien vont requérir Piérard, tandis que l'Histoire s'accélère. D'un côté, il faut poursuivre le combat contre Degrelle et les « hitléro-rexistes ». Ceux-ci avaient prévu de défiler à Mons. Au nom de la Fédération Socialiste Borraine, Piérard co-signe une affiche tirée à mille exemplaires qui sera placardée dans la ville, annonce *Le Peuple* le 17 septembre. On y lit : « Nous n'entendons pas qu'en un moment comme celui-ci, l'avant-garde de l'hitlérisme en Belgique vienne parader au cœur de notre région si ardemment démocratique, sans que nous puissions lui crier notre dégoût. » La manifestation rexiste à Schaerbeek sera également interdite. Même le journal *Vers l'Avenir*, conservateur et catholique, note *Le Peuple*, se dresse contre Rex et ironise : « Qui veut la guerre, demande le *Pays réel* ? Il répond : 1. Les Soviets ; 2. Les socialistes ; 3. La Franc-Maçonnerie ; 4. Les Juifs. » *Le Vingtième Siècle* et *L'Étoile Belge* emboîtent le pas à *Vers l'Avenir*.

En même temps, il faut discuter politique avec Roger Avermaete (1893-1988), qui vient de publier un ouvrage où revient « comme un leit-motiv » cette affirmation : « La Belgique se meurt. Par la faute des Flamands. Par la faute des Wallons. Par la faute des Bruxellois⁸. » La désagrégation serait due au facteur linguistique. Et Piérard donne raison à l'écrivain anversois, qui se veut seulement témoin et non partisan, et qui pense que « tout le problème belge a été empoisonné au cours de ces dernières années par la surenchère démagogique de nombreux politiciens ». Le militant wallon épingle ici certains flamingants. Certains ne manqueront pas d'exploiter le « régime futur du pays des Sudètes ». « J'entends par avance, à la Chambre belge, un Declerq, un Leuridan ou un De Tollenaere quelconque prendre prétexte de cet arrangement pour réclamer, en faveur de la Flandre, une autonomie radicale, 'le droit à disposer d'elle-même', tandis que Van Severen continuera de plus belle sa croisade en faveur de la constitution d'un 'empire thiois'. »

Le lendemain, dans son journal, Piérard, qui s'est toujours préoccupé du temps de délasserment réservé à l'ouvrier après le travail, pose la première pierre d'un centre de vacances et de loisirs à Bougnies. N'avait-il pas, au début du mois, salué la création de la « Société intercommunale Les Pleines de Jeux du Borinage », sur le modèle de celle dont les Liégeois profitaient à Wégimont⁹ ?



Illustration 6.

Pose de la première pierre du Centre de vacances et de loisirs à Bougnies, en présence de Louis Piérard, « ceint de son écharpe ». .

Mais la situation internationale rattrape aussitôt son observateur, qui se replace sur le plan culturel pour répondre, le 23 septembre, à l'appel de l'Association des Écrivains tchécoslovaques. « Quand en Belgique, un Degrelle parle des 'olibrius' tchèques, quand en

Allemagne, ceux qui lui servent de modèles, un Goering, un Goebbels et autres brutes sanglantes parlent des Tchèques comme d'un peuple sans culture, nous sommes là pour protester, pour porter témoignage ». Piérard rappellera donc d'abord comment ce peuple « a donné au monde un Jan Huss, un Comenius, un Smetana, un Mazaryk ». Ceux-là défient, du balcon de l'Histoire, « cette horde d'esclaves qui consent aux autodafés des bibliothèques, à l'épuration des musées, à l'éviction d'un Thomas Mann ou d'un Bruno Walter ».

Dénonçant les autodafés et les exils de Mann et de Walter, Piérard aurait pu s'en prendre aussi bien, dans une certaine mesure, à l'Italie qui, lit-on dans le *Peuple* du 7 septembre, « se montre maintenant d'accord avec l'Allemagne pour persécuter les Juifs ». Le 2 septembre, le journal avait en effet annoncé : « Des mesures extrêmement sévères contre les juifs étrangers ont été arrêtées par le Conseil des ministres réuni, aujourd'hui, sous la présidence de M. Mussolini. » Les juifs entrés en Italie après le 1^{er} janvier 1919 « sont invités à quitter le royaume, la Lybie et les possessions italiennes dans les six mois ». « D'autre part, ceux d'entre eux qui auraient acquis la nationalité italienne se verront retirer cette qualité. » « Seront considérées comme étant de race juive les personnes nées de parents juifs, même si elles ont embrassé une autre religion. » Le 9 septembre, *Le Peuple* fait savoir : « On signale le cas d'un grand nombre d'israélites qui ont dû donner leur démission des différents journaux auxquels ils collaborent. » Le 23 est reproduit un communiqué de l'agence Havas selon lequel « La radio italienne proscrie les œuvres des musiciens juifs. » On apprend que « dorénavant les émissions ne comprendront plus de disques de musique dont les auteurs sont juifs ou ont été réalisés avec le concours d'artistes juifs ». Dans le *Pourquoi Pas ?* du 30 septembre, une chanson de Noël Barcy, précédée d'un opportun dessin de Jacques Ochs, brode sur le thème « Mussolini a décrété l'antisémitisme en Italie ». La couverture portait un autre dessin d'Ochs avec la légende « Edouard Benes. Victime expiatoire ou champion de l'Europe ».

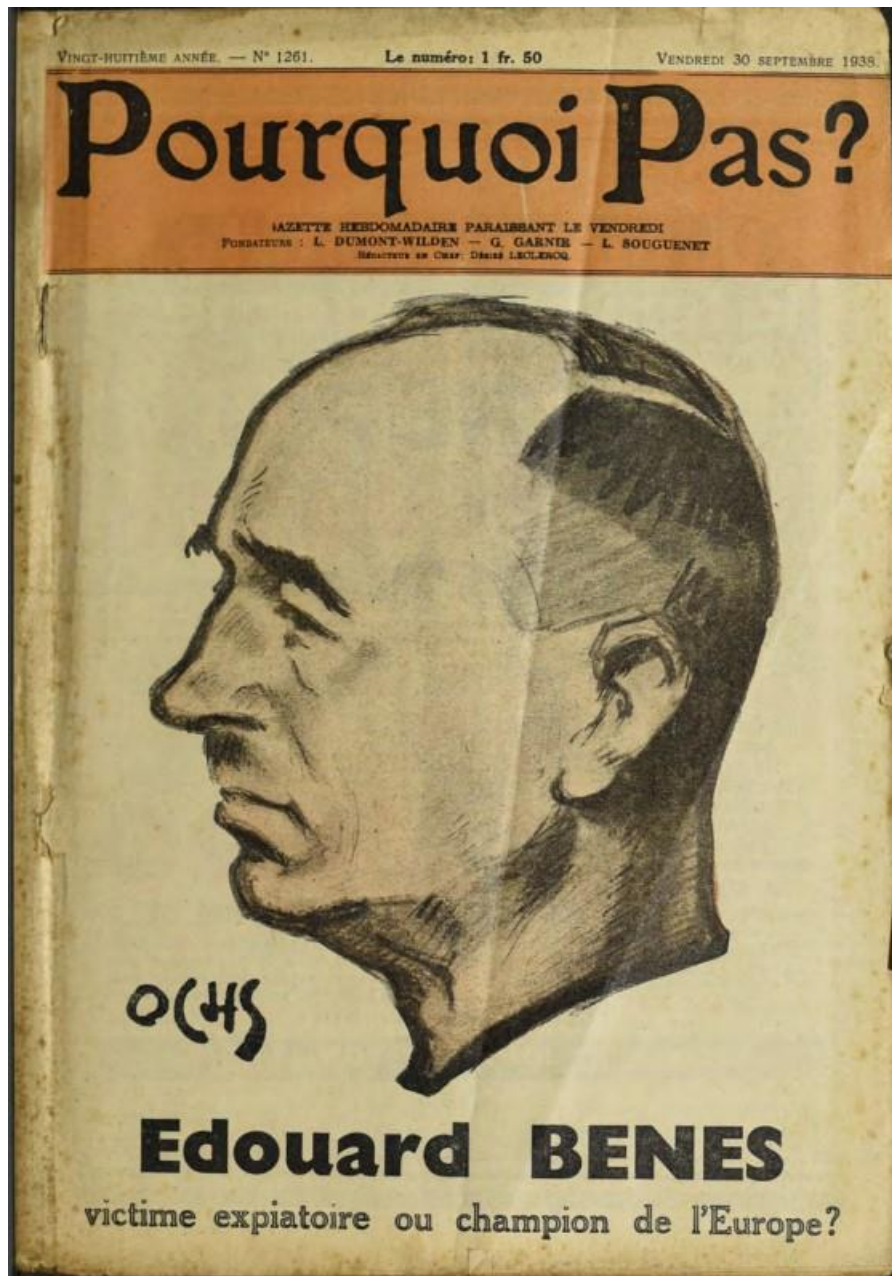


Illustration 8.

Retour à la Tchécoslovaquie. Le cortège des grandes figures historiques qui illustrent le pays comprend, ajoute Piérard, nombre d'écrivains que veut saluer le militant-socialiste. « Vous Karel Capek, si intelligent et si sensible ; vous [Hanuš] Jelinek presque aveugle ; vous [Jaroslav] Kvapil qui avez fait du théâtre un merveilleux instrument d'éducatons nationale ; vous aussi, chère Marie Majerova qui avez, dans vos romans, montré les forces vives de ce peuple de Bohême, de Moravie et de Slovaquie, la droiture et la simplicité de ces ouvriers et de ces paysans qui, à l'oppression capitaliste, voyaient s'ajouter avant 1918 la dure tyrannie des maîtres autrichiens et hongrois. »



Illustration 9.

Marie Marejova, *Partant pour la Tchécoslovaquie...*,

Ouvrage choisi et couronné par le jury du prix de la meilleure publication de propagande pour l'Exposition de Paris, Prague, Vladimír Žikeš, 1937.

Oupeye, collection Daniel Droixhe et Alice Piette.

Se faisant l'interprète de l'appel de l'Association des Écrivains tchécoslovaques, Piérard rappelait que le pays avait pendant de longs siècles entretenu une « fructueuse émulation spirituelle » avec l'Allemagne. Comment en était-on arrivé, demande-t-il, à ce « triomphe de la force brutale, à quoi ont consenti l'Angleterre et la France », à ce précipice de déchirement « où les hyènes et les chacals rôdent autour du corps dépecé de la Tchécoslovaquie » ? Comment parler autrement d'une « véritable faillite morale » ? Aucune « grande épreuve », conclut-il, « aucune neutralité, aucune Realpolitik ne nous empêchera de dire que nous sommes de tout notre cœur avec vous ».

Que peuvent le cœur et l'esprit, que peuvent des écrivains contre une bien réelle politique ? Le 26 septembre, notre chroniqueur raconte dans *Le Peuple* une visite à Anlier, dans la commune de Habay, en province de Luxembourg. La Fanfare Ouvrières Socialiste de Frameries devait donner à Metz « deux grands concerts à l'occasion de l'ouverture de la Foire-Exposition ». « Comme on le devine, peut-être, ces deux concerts ne purent avoir lieu, étant donné les circonstances. » On n'avait pas « le cœur à plaisanter ». Une partie de la fanfare, arrivée à un poste frontière français, près de Virton, assista « à l'évacuation de nombreux civils, au passage en masse de familles françaises en territoire belge ». La mobilisation générale avait été décrétée le 23 en Tchécoslovaquie. On attendait la conférence qui devait à Munich, à partir du 28, décider de l'attitude de la France. Piérard était parti plus tard du Borinage pour rejoindre ses amis. Son voyage fut « assez impressionnant », avant même qu'il atteigne la France.

« En Belgique, nombre de ponts franchissant des voies d'eau ou des lignes de chemin de fer sont gardés et prêts à sauter si les choses se gâtent tout à fait. Trous de mines, chambres d'explosifs, cordons Bickford et autres joujoux du même acabit sont prêts. Des grand'routes et même de simples sentiers touristiques sont minés. Il semble bien que les préparatifs soient faits en tenant compte de toutes les éventualités. » L'animation est « singulièrement plus grande », une fois passée la frontière. « De Sedan à Montmédy, de Montmédy à Longuyon, Briey et Metz, partout, sur les routes et dans les agglomérations, on croise à chaque instant des convois de chevaux de remonte, des autocars et des camions automobiles réquisitionnés, des groupes d'hommes qui s'acheminent vers des gares et des casernes, la musette en bandoulière ou tenant une petite valise à la main. Parfois une femme marche à côté d'un réserviste rappelé. Elle s'en va silencieuse, le regard fixe, sans une larme. » Des mobilisés « boivent un coup – voire même plusieurs – avant de rejoindre ». Les réservistes touchés par un rappel immédiat sont « des hommes de quarante, quarante-cinq ans et même plus », car ils appartiennent à la catégorie des « spécialistes des services auxiliaires et techniques ».

D'une certaine manière, « on peut dire que, dès à présent, toute la ligne Maginot est tenue en force ». Des contingents de « Sénégalais, tirailleurs marocains et algériens » y contribuent. « Le grouillement de foule, l'animation dont jour et nuit la place de Metz a été le théâtre dépasse tout ce qu'on peut imaginer. » « Tout se passe d'ailleurs sans incident grave. C'est tout juste si la police ramasse quelques ivrognes ou fait des rafles parmi les étrangers. On sait que le bassin industriel de la Moselle est habité par une population très cosmopolite. Il y des éléments qui n'ont pas la cote d'amour aux yeux des Français. Par exemple les Polonais. » C'est ainsi que trois habitants de Frameries, qui causaient au café « dans le plus pur patois de Bosquétia, se sont fait traiter de 'sales Polakes' par un mobilisé français ». Un espoir général « est que la guerre, cette fois encore, sera évitée ». Mais les mesures prises contre Hitler devaient l'être – pour l'impressionner. Les modérés répètent : « Puisque la Tchécoslovaquie est prête à céder une partie de son territoire, pourquoi veut-il recourir à la force ? Pourquoi fixerait-il la nouvelle frontière tout seul ? »

Au retour, à Habay-la-Neuve, Piérard s'arrêtera au seuil de la forêt d'Anlier, où devait avoir lieu la bénédiction de celle-ci. Une messe fut bien célébrée « à l'ombre de trois grands chênes plantés au début du XIX^e siècle à l'occasion de la naissance du roi de Rome ». D'un empire à l'autre, en quelque sorte. Si on n'entendit pas les sonneurs de cor, « à cause des événements », « le poète Thomas Braun, dans une allocution simple et touchante, associa l'angoisse de l'heure à cette fête pleine de poésie, et fit monter vers la cime des arbres séculaires une invocation à la Paix générale, pour la Belgique, la France et la Bohême, pour l'Europe entière, invocation qui alla au cœur de tous les assistants ».

Le 27 septembre, le nom de Louis Piérard apparaissait trois fois dans *Le Peuple*. « Le carnet politique » saluait sa réélection de bourgmestre de Bougnies, où « la liste des 7 socialistes (avec 3 suppléants) » est « élue sans lutte ». Un billet annonce l'inauguration, à Huy, de la Maison des Métallurgistes, qu'accompagnera un meeting auquel participeront notamment Piérard et Isy Delvigne, dont le nom reste connu des Liégeois pour avoir été donné à la polyclinique de Chênée – dont la fermeture et la fusion avec la polyclinique André Renard de Herstal sont programmées pour le 8 mai 2023¹⁰. La troisième mention fait état des interventions que donneront « À la Roue », chaussée d'Alseberg, Piérard, le syndicaliste et député Louis Uytroever et la parlementaire boraine Isabelle Blume (1892-1975).

En première page, le journal informe les lecteurs : « Dans un discours d'une rare violence Hitler exalte la puissance militaire du Reich. » Dans son éditorial, Jexas écrit : « Hitler a jeté le masque. Tel est en résumé l'écho que la publication du mémorandum de Godesberg contenant les revendications 'définitives' de l'Allemagne à l'égard de la Tchécoslovaquie a éveillé à

Londres et à Paris. Car aussi incroyable que cela puisse paraître, il restait encore des gens pour croire que Hitler avait un masque à jeter, qu'il n'est pas tout à fait tel qu'il s'est peint lui-même dans *Mein Kampf* ! »

Un autre article de première page interprète différemment la situation. « Le discours prononcé par M. Hitler, au Sportpalast à Berlin, n'est que la répétition amplifiée de celui de Nuremberg. Si un homme d'État d'un pays démocratique se permettait de pareils écarts de langage, on dirait : la guerre est pour demain. » Heureusement... « l'excès même des violences verbales détruit cette impression ». « La vulgarité du ton, les injures et les outrages ne réussissent pas à donner le change. » « Le ton d'ultimatum qu'il a donné à son ultimatum n'impressionnera personne. » « Malgré le ton comminatoire, nous persistons à croire que Hitler a voulu se réserver un terrain de retraite. Les prochains jours démontreront sans doute qu'il s'agit là d'une utile précaution d'un dictateur dont les fanfaronnades finissent par lasser l'opinion internationale. » Ouf ! sauvé !

11 février 2023

¹Daniel Droixhe, « Georges Duhamel, Frans Masereel et la guerre. Un croisement de circonstance » [en ligne], Impromptu #23 (1er déc. 2022), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2022. Disponible sur : <www.arlfb.be>

² Alain Jouret, « Piérard, Louis », dans *Nouvelle biographie nationale*, t. 6, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 2001, p. 311-317 ; Jean Lacroix, « Louis Piérard » - <https://www.arlfb.be/composition/membres/pierard.html>

³ *Le Peuple*, 16-02-38.

⁴ *Le Peuple*, 13-09-38

⁵ J'ai à plusieurs reprises croisé autrefois leur souvenir, voire leur accueillante famille, comme conservateur du Musée de Herstal.

⁶ *Le Peuple*, 16-09-38.

⁷ *Le Peuple*, 17-09-38. Marianne Michaux, « Henry Carton de Wiart » - <https://www.arlfb.be/composition/membres/cartondewiart.html>.

⁸ *Le Peuple*, 19-09-38.

⁹ *Le Peuple*, 05-09-38.

¹⁰ <https://www.cliniqueandrerrenard.be/polyclinique-de-chenee-i-delvigne>. Je remercie mon épouse Alice, naguère infirmière à la clinique André Renard de Herstal, de l'aide apportée journalièrement à mon travail. Muriel Collart a aussi soutenu mon incessant bavardage sur le caractère inévitable de certaines guerres.